

## LA GRECE ANCIENNE ENTRE TECHNIQUE ET POLITIQUE <sup>1</sup>

Libellés de philosophie

*La technique est-elle un choix de civilisation ?*

*La technique peut-elle se retourner contre l'homme ?*

*La technique détruit-elle le lien social ?*

*La technique a-t-elle une valeur sacrée ?*

Angle historico-philosophique

La technologie au sens d'un savoir rationalisé des techniques a pris son essor en Grèce, au moment où la civilisation propose d'expliquer la technique rationnellement et non plus en faisant appel au mythe. Comment expliquer l'étonnante attitude de la Grèce qui disposant des moyens et conditions pour opérer sa « révolution industrielle » a opté pour la rétention de la puissance technicienne. Comment rendre compte de ce blocage et de ce fait singulier que disposant des moyens pour créer une civilisation industrielle, elle s'est contentée de techniques mécaniques et artisanales. L'explication de l'esclavage, régulièrement évoquée ne saurait suffire. Il faut à la fois appeler la philosophie et l'histoire.

En dehors de la Grèce, l'histoire présente d'autres exemples de civilisations avancées ayant mobilisé leurs ressources politiques et culturelles pour contenir la technique en deçà de certaines limites précises et refusé de la laisser se développer pour elle-même. C'est le cas de l'Inde, et celui de la Chine, plus connu grâce aux travaux de Joseph Nedham. Tout se passe comme si ces grandes civilisations s'étaient interdits un certain type de développement rendu pourtant possible et par l'état de la science et par les conditions épistémologiques générales : l'essor des valeurs instrumentales de la technique (par opposition aux valeurs magico-religieuses qui les ont imprégnées longtemps et qui en freinaient le développement), la montée des classes marchandes, la remise en cause des anciens codages religieux. Pour la première fois en Grèce, les techniques échappaient au strict codage religieux qui en assure et en favorise le développement.



La technique : une valeur sacrée

Cédant à la tentation des jeux étymologiques dont il était coutumier comme maints penseurs d'expression allemande, Heidegger rappelle que le mot technique dérive du grec *technicon* qui désigne « ce qui appartient à la *teknè*. Ce mot a dès l'aube de la langue ancienne, la même signification qu'*épistémè* – c'est-à-dire veiller sur une chose, la comprendre. *Technè* veut dire s'y connaître en quelque chose ». Or, si la remarque de Heidegger concernant l'équivalence sémantique des deux termes vaut pour les temps homériques, elle ne s'applique plus à la Grèce proprement philosophique, lorsque celle-ci vient au jour. L'une des premières choses qu'entreprendra la philosophie « à l'aube de son histoire », ce sera précisément d'isoler *teknè* et *épistémè* pour les distinguer, là où les temps homériques ne les distinguaient pas encore.

*« Chez Homère, le terme de *teknè* s'applique au savoir-faire des demiourgoi, métallurgistes et charpentiers, et à certaines tâches féminines qui requièrent expérience et dextérité, comme le tissage. Mais il désigne tout aussi bien les magies de Héphaïstos ou les sortilèges de Protée. Entre la réussite technique et l'exploit magique la différence n'est pas encore marquée. Les secrets du métier, les tours de main du spécialiste rentrent dans le même type d'activité et mettent en jeu la même forme d'intelligence, la même métis que l'art du devin, les ruses du sorcier, la science des philtres et des enchantements de la magicienne ».*

<sup>1</sup> L'expression est de P.M. Schuhl, *Machinisme et philosophie*, Paris 1947, p. VIII et chap. I, cité par J.P. Vernant *Mythe et pensée chez les Grecs*, p. 304.

La technique est encore tout imprégnée d'une valeur sacrée.

Entre le VII et le Ve siècle, en Grèce, le domaine du technique se définit de façon plus précise, l'action technique se constitue avec ses caractères propres. Qui dit *teknè* dit savoir spécialisé, apprentissage, procédés secrets de réussite, tout ce qui apparente le technique à l'art et le situe dans la sphère du faire. Autrement dit, dès lors que la technique devient un faire, elle entre dans la sphère du profane, une des conditions de son développement.

### Le changement du V<sup>ème</sup> siècle

Pour le Grec du V<sup>ème</sup> siècle, les choses changent : « agir, ce n'est pas fabriquer des objets ni transformer la nature, c'est avoir prise sur les hommes, les vaincre, les dominer ». Un système symbolique nouveau s'est mis en place balisant le système technique profane en émergence : d'une part, l'ancien système symbolique qui rappelle le caractère transgressif et dangereux de la technique au moyen d'un ensemble de mythes insistants sur les dangers qui lui sont inhérents, et d'autre part le modèle sophistique, qui est le creuset où se fonde et le foyer à partir duquel se diffuse le nouveau schème de pensée techniciste qui est une pensée de la persuasion (et de la manipulation). L'*épistémè* philosophique lutte alors contre la *teknè* sophistique, dévalorisant tout savoir technique. Cependant, et ce n'est pas là le moindre des paradoxes, en tant qu'activité spécialisée, la *teknè* contribue à l'équilibre du corps social. Platon est parfaitement conscient de la liaison entre technique et organisation politique et reflète le substrat épistémologique de son siècle. « *Son ironie se plaît à souligner dans le mythe même de Prométhée l'opposition entre l'art politique et l'art militaire d'une part, les techniques utilitaires d'autre part. Un Zeus souverain, protégé par des gardiens, opposé à des divinités qui siègent plus en bas et qui patronnent les arts et le travail* ». Protagoras expose, à partir du mythe de Prométhée<sup>2</sup>, la théorie de la constitution de la cité et en particulier la démocratie des artisans, la pire pour Platon comme pour Aristote.

Elle pose un problème qui n'est pas strictement éthique mais qui conditionne les rapports de la technique dans une de ses dimensions : la relation avec autrui, et qui se pose très cruellement actuellement, bien qu'en d'autres termes, avec un outillage mental bien différent. Protagoras proclame que le travail exprime l'essentiel du lien social. Mais ni Platon, ni Aristote ne sont d'accord. La mythologie grecque non plus et le traduit dans l'opposition entre les divinités techniques – Athéna, Héphaïstos, Prométhée- et Zeus, politique et souverain. Cérès, - Thesmophore, autre nom de la déesse- en même temps qu'elle protège l'agriculture est la fondatrice des lois, dont Thémis, qui règne à la droite de Jupiter surveille l'exécution. Qu'est-ce que Jupiter ? « Ce n'est pas seulement le dieu qui assemble les nuages, qui lance la foudre et qui ébranle l'univers d'un mouvement de ses sourcils : il préside à l'hospitalité, à la bienfaisance, à l'amitié, à l'autorité paternelle, à la piété filiale, aux serments et à la justice, à la vie et à la mort, enfin aux destinées des hommes et des peuples. C'est de lui que nous viennent l'hôte et le pauvre ; c'est lui qui communique aux rois la puissance et la gloire ; et c'est en son nom qu'ils portent le spectre pour observer ses lois ; c'est lui qui punit les juges prévaricateurs ; c'est lui enfin qui pèse dans les balances les destinées des héros et des nations. Prenez un des principes de l'ordre social, et voyez s'il n'est point représenté par Jupiter ». On a bien compris que ce que Jupiter représente, c'est le principe de cohésion sociale, de « lien social » en langage moderne.



Il y a une différence de plan entre le domaine des activités économiques et ce qui constitue proprement la cité. Ni la cordonnerie, ni la charpenterie ne peuvent établir des rapports « réversibles » qui caractérisent le lien politique ». Toute l'opposition entre les dieux techniques et

<sup>2</sup> Pour mémoire: Les espèces animales ont été dotée par Epiméthée de qualités (*dynamis*) différentes de façon à équilibrer les chances de chacune pour qu'aucune ne périsse. La situation de la race humaine, oubliée dans la distribution s'avère dramatique: elle est vouée à disparaître. Prométhée se décide alors à voler aux dieux les techniques (*dynamis*) pour en faire cadeau aux humains. Et il les distribue comme Epiméthée l'avait fait pour les espèces animales, donnant à chacun une capacité différente de celles des autres. Les hommes sont donc les seuls à avoir l'intelligence technique qui leur permet de fabriquer des vêtements et les seuls aussi à ne pouvoir subsister que dans l'échange des produits et des services avec autrui. Au fondement du mythe, deux éléments symboliques: la justice distributive différenciée (et la correspondance entre le monde animal et le monde humain) et la nécessité des échanges. Voir sur le site *Prométhée dans le Caucase*

Jupiter témoigne du danger de la puissance technicienne et du fait qu'elle est – ou doit être – ordonnée au politique. De même que les autres dieux, les dieux techniques dépendent de Jupiter. Ce ne sont pas les droits imprescriptibles de la vie que défendent les Grecs et qui gouvernent leur méfiance à l'égard de la technique, mais l'unité de la Cité, l'ordre social. La puissance technicienne alliée à ce que les théologiens appelleront la puissance concupiscible humaine la rend intrinsèquement dangereuse. Non pour l'existence de l'homme mais pour l'ordre social. Ce qui n'a rien de choquant ou de surprenant : dans l'univers de la Grèce qui ne conçoit l'homme que dans la Cité c'est la seule conception éthique possible.

## L'Occident médiéval

C'est en Occident que l'essor des techniques a été rendu possible grâce à l'existence d'un courant de valeurs qui leur était favorable, qui non seulement donnait de la valeur à ces techniques mais les transformait en valeur. De même que la *Polis* organisait les choix de la Grèce, un schéma organise les espoirs et les terreurs du Moyen Âge, dans un modèle qui réquisitionne la technique au service du divin et au service d'une eschatologie du progrès social. Non seulement elle ne se disjoint pas d'une axiologie fondamentale mais elle s'y intègre, en est constitutive et y joue même un rôle eschatologique de premier plan. Elle est à la gloire de Dieu (les cathédrales en sont le signe visible) et elle doit contribuer au salut de l'homme. Ce modèle se déploie selon trois dimensions : la revalorisation axiologique du travail, la promotion exemplaire des techniques, et une nouvelle curiosité scientifique. Par ailleurs, elle s'inscrit dans un rapport particulier de l'homme à la nature. Si la Grèce le conçoit comme immanent à elle – d'où découle la dépréciation relative de son activité technicienne – le MA chrétien le conçoit comme transcendant à elle : il exalte alors son activité transcendante. C'est pourquoi la technique n'y connaîtra pas les limitations que la Grèce imposera et c'est bien lui qui va progressivement permettre ce qu'on a appelé de manière impropre « la révolution industrielle ». Néanmoins, le retour à la méfiance se fera avec la découverte des manuscrits d'Aristote qui accule à la troublante constatation selon laquelle la raison si remarquablement incarnée par le philosophe, semble faire scandaleusement aussi bon ménage avec la théologie infidèle qu'avec le dogme chrétien. C'est pourquoi l'activité scientifique sera encore plus touchée que l'activité technicienne.

Le paradoxe est encore plus frappant si l'on considère avec Heidegger (la question de la technique) que la science fut dès l'origine, en fait soumise à la technique, révélant par-là même son essence technicienne. Alors que la Grèce classique valorisait et sacralisait la science au détriment de la technique, une technique confinée au plus humble registre du profane le haut Moyen Âge considère la science comme le lieu de tous les dangers et par là même comme le nouvel espace sacré de la transgression<sup>3</sup>. Le nouveau lien dans lequel s'ancre le système symbolique médiéval implique un nouveau référent : ce n'est plus la nature, mais l'être humain et la finalité de ses actions. C'est l'être humain qui remplace la nature comme référent ultime de la technique. Elle se présente comme la possibilité offerte à l'humanité de réaliser sur terre un royaume de justice et d'égalité. Mais par-là le MA institue un nouveau rapport à la puissance que la Grèce ne concevait pas en considérant la technique sous deux angles, l'aspect salvifique et l'aspect maléfique. Il y a révolution de l'univers symbolique de la technique. Elle s'inscrit toujours dans une vision marquée par la grande distribution du bien et du mal mais la lente maturation technique s'appuie sur un nouveau socle épistémologique qui va désormais privilégier la recherche scientifique dès lors qu'elle se lie à des applications techniques concrètes dont on attend qu'elles améliorent le sort de l'être humain. En termes modernes, le MA ne privilégie pas la recherche fondamentale.

Dans *Civilisation matérielle et capitalisme*, Fernand Braudel se la question de l'histoire de la technique en soi : « Y a-t-il une histoire de la technique en soi ? » Oui et non répond-t-il. « Sous nos yeux, oui dans une certaine mesure : la technique s'associe à la science et essaie de saisir la direction du monde. Mais avant le XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> encore, la science n'en est qu'à ses débuts, occupée d'elle-même et de ses assises propres. Elle se soucie peu des métiers, des solutions pratiques de la technique.

---

<sup>3</sup> Si les religions primitives admettaient un sacré de transgression à côté du sacré d'observance, les religions épurées ne connaissent que le bien et le mal.

## L'enjeu de la technique : le lien social ?

A la question du fondement du lien social, les Modernes ont apporté trois réponses : L'Etat, le marché et... la technique. Non seulement, la Grèce a rejeté de mettre la technique au fondement du lien social mais à travers trois de ses mythes, elle met en garde contre deux risques : celui qui est inscrit au cœur de la fascination humaine pour la puissance technicienne (Icare et Prométhée), et la tentation de s'installer dans une médiocrité hédoniste et profane (l'aventure du roi Midas).

Si la technique a pu devenir aujourd'hui la valeur presque suprême, ce n'est pas seulement par sa seule puissance intrinsèque, ou grâce au soutien de la science (qui n'est peut être que la servante) mais parce qu'elle ne trouve plus aucun des obstacles que la Grèce ou le Moyen Age lui opposait et dont le substrat épistémologique organisait les rapports entre les sphères de l'éthique et du technique. Le substrat épistémologique qui est le notre diffère profondément de ces deux aires culturelles. Entre « un scientisme plat entaché de corporatisme – selon lequel les progrès scientifiques et techniques dont certaines professions se font les porte-voix, résoudre tous les problèmes humains – et [la] doctrine catholique dont la cohérence est certaine mais dont les positions se résument en définitive à un gigantesque non à toutes les voies nouvelles. L'espace est ainsi libéré pour les réponses ponctuelles, sentimentales dictées par les groupes de pression et l'exploitation médiatique de la souffrance. Le faire technique » a recouvert la dimension de l'agir qui requiert la liberté et la choix humain.

## Aujourd'hui... la technique contre l'homme ?

Nous avons me semble t-il deux options philosophiques possibles (d'où découlent un certain nombre de pratiques. Celui d'opposer l'activité technicienne aux grandes conduites humaines – la sexualité, les relations avec autrui, les conditions de l'entrée dans la vie et l'entrée dans l'autre vie, qu'on pense cette dernière comme un néant ou comme un au-delà. Ce serait alors la ramener à un pur « faire ». Nous avons l'autre choix, celui de ne pas déposséder l'activité technique de son statut d'agir » - au sens où l'entendait les rudes scolastiques- et de lui conférer la forme dense de conduite humaine organisée qu'elle a aujourd'hui par exemple dans la sphère du travail, mais qu'elle n'a pas eu toujours et qu'elle peut perdre à nouveau. Ce choix façonne, conditionne et organise l'univers moral lui-même.

## BIBLIOGRAPHIE

- BAUDOUIN Jean-Louis et LABRUSSE-RIOU Catherine, *Produire l'homme, de quel droit ?* Paris, PUF, 1987.
- BOURG Dominique, *L'homme artificiel, le sens de la technique*, le débat, Paris, Gallimard, 1996.
- DELVAILLE Jules, *Essai sur l'histoire de l'idée de progrès*, Paris, éd. Félix Alcan, 1977.
- DENIS Jean-François, *Histoire des théories et des idées morales dans l'Antiquité*,
- EDELMAN Bernard, HERMITTE Marie-Angèle, *L'homme la nature et le droit*, Christian Bourgeois éditeur, Paris 1988.
- GOFFI Jean-Yves, *La philosophie de la technique, que sais-je ?* Paris PUF, 1988
- HEIDEGGER Martin, *Langue de tradition et langue technique*, éd. Lebeer-Hossmann, 1990
- Essais et conférences*, « La question de la technique » 1980
- Questions IV*, « Le tournant », Paris Gallimard, 1976.
- Réponses et question sur l'histoire et la philosophie*, Paris, Mercure de France, 1979,
- Entretien paru dans *Der Spiegel*, du 31 mai 1976.
- MARITAIN Jacques, *Art et Scolastique*, Art catholique, 1920, in O.C., volume I, Paris et Fribourg, éd. Saint-Paul et Fribourg, 1986

- La philosophie morale*, Paris, Gallimard, 1960, in O.C., vol. XI, Paris et Fribourg, éd. Saint-Paul et Fribourg, 1991.
- L'Intuition créatrice dans l'art et dans la poésie*, Desclée de Brouwer, 1966 in O.C., vol. XI, Paris et Fribourg, éd. Saint-Paul et Fribourg, 1991.
- NEEDHAM Joseph, *La science chinoise et l'Occident*, éd. Du Seuil, 1977.
- PLATON  
*Lois*, in O.C., vol. II, Paris, Gallimard, 1950, La Pléiade.  
*Critias*, in O.C., vol. II, Paris, Gallimard, 1950, La Pléiade.  
*Protagoras*, in O.C., vol. I, Paris, Gallimard, 1950, La Pléiade.
- SERIS Jean-Pierre, *La technique*, Paris PUF, 1994
- STIEGLER Bernard *La technique et le temps, La faute d'Epiméthée*, éd. Galilée, cité des sciences et de l'industrie, Paris, 1994.
- THOMAS D'AQUIN, *La prudence*, 2a2ae, Q. 47 à 46, in *Somme théologique*, éd. du Cerf, Paris, Tournai, Rome, 19
- THOMAS Jean-Pierre, *Misère de la bioéthique, pour une morale contre les apprentis sorciers*, Paris Albin Michel, 1990
- VERNANT Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs*, éd. La découverte, Paris, Maspéro, 1985
- Collectif *Ethique et technique*, Jacques Ellul, J. Freund, G. Haarscher, Bruxelles, 1983.